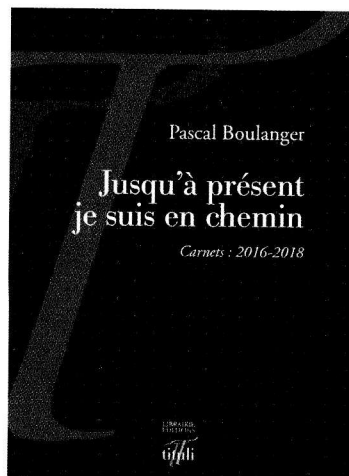


CRET

-1944)
euros

zio Malaparte
ermé sa mau-
le lire enfin
s plus grands
l'un des plus
délucats, des
nt ses livres
État, le Soleil
e mesure des
1941 à 1942,
Corriere della
ehrmacht sur
Nord de l'Eu-
squ'en Lapo-
sement son
e des anec-
sur son chien
(adorait), ob-
rit des pay-
qui serviro-
ains romans.
en Italie, en
s sa villa de
n rocheux de
Mépris de Go-
re de Kaputt,
s années font
portant le titre
s pour la pre-
pas encore en
énormément,
trice et préfa-
Il ne faut pas
usions senti-
ve précis des
e atmosphé-
fois adulé et
façon achar-
le chaos dû à
ver un capi-
ri constitue
de la dérélic-
tre pour l'es-
partir. Ayant
udonyme, il
appelait Bona-
appelle Ma-
Son fonds
ercheurs de

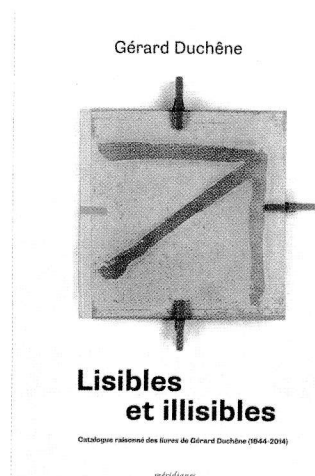
bien Ribery



Pascal Boulanger
Jusqu'à présent, je suis en chemin. Carnets 2016-2018
Tituli, 181 p., 16 euros

Être en chemin sous-tend, depuis Rimbaud prioritairement, une vive dynamique poétique. Découvertes, transformations. Mais encore, *être en chemin* caractérise un mode d'apprentissage. Pascal Boulanger, singulièrement, revendique d'avoir appris et d'apprendre constamment, progressivement, pas à pas. Il donne à cet apprentissage une tournure manifeste. Ses *Carnets*, tenus dans la période au long de laquelle il préparait une anthologie qui paraîtrait aux éditions Tinbad, enregistrent des instants de rencontre à travers lectures et actualités, aussi bien des faits neutres que des obstacles ou des points d'appui. Un appui privilégié est pris sur le christianisme des Évangiles : les actes de foi sont plus efficaces que l'observation des rites. Pascal Boulanger consigne des « actes de foi ». Je noterai que, ici et là, il passe trop vite, qu'il écarte trop brusquement les scandales afin de se dégager et que, par exemple, il « ignore » la dimension fictionnelle de *Jour de souffrance* de Catherine Millet, ou qu'il ne s'explique pas avec la tonalité propre à *L'Expatrié* de Marcelin Pleyne. Mais cette précipitation appartient à la logique pulsionnelle de l'auteur : aller de l'avant. Les gestes de retour sont plutôt rares (« J'atteins l'âge où je relis et où je redécouvre, quarante ans plus tard, des écrits qui m'avaient frappé... Et ce que l'on perd, c'est le plaisir instantané, pour découvrir le plaisir historique, celui de la mémoire enfouie des livres et des pensées »), le plus souvent le poète ne se retourne pas. « Relirai-je ces poèmes en prose ou versifiés ? Peu probable, ils ne m'appartiennent plus, du reste... Dans trame on entend drame. La traversée du pire et le chant de l'affirmation, ensemble. C'est sur cette ligne que j'ai tenue. »

Claude Minière



Gérard Duchêne
Lisibles et illisibles
Médianes, 360 p., 30 euros

Le livre a été le fantasme absolu du 19^e siècle depuis Mallarmé. Les tentatives ont été nombreuses au 20^e siècle de travailler le livre comme médium, pas seulement comme contenu, de Vladimir Dias-Pino, avec *A Ave* (1956), à Ferreira Gullar, Jean-Luc Parant, Jean-François Bory, Gil Wolman et ses textes arrachés au ruban adhésif, les lettristes, et d'autres. Livres-objet, livres d'artiste, livres cuits de Denise Aubertin qui vient de nous quitter, la déclinaison est longue. Gérard Duchêne s'inscrit dans ce courant. Proche pour la démarche de Support-Surface, il a fait partie du groupe Texturction (1971-74) et du collectif Génération. Il l'exprime ainsi lui-même : « J'ai donc décidé depuis 1971 de m'extraire des cadres pour rentrer dans l'illisibilité formelle de la parole et du texte écrit. » Ou, dit autrement : « Une main écrit, l'autre efface. » Ce qu'il résume dans un texte de 1995 : « Dans cet espace où tout se dit et rien ne dit, il faut bien admettre que quelque chose fait figure : l'absence. » Le livre peut être trempé dans la peinture blanche (1975), tressé, reconstitué, ou fait de boules de gommes à mâcher avec des lettres inscrites sur ces boules. Soit la matériologie du livre. Un de ses plus réussis est *Journal d'IL*, ex-il ou ex-île, en hommage à Robinson. *Lisibles et illisibles* est le catalogue raisonné de l'œuvre, avec index et liste complète des livres, mais aussi de nombreux documents, dont des textes de Duchêne, un texte de Gérard Durozoi sur la désécriture, un article de Jacques Lepage paru dans les *Chroniques de l'art vivant*, le manifeste du groupe Texturction, où il est question de « corps-texte ». Il faut aussi souligner, parmi les collaborations, l'importance du sérigraphe Alain Buyse, qui vient de disparaître, et de la galerie 30, à Paris, autour de Jean-François Dubreuil.

Jacques Donguy



Raymond Meeks
Halfstory Halflife
Chose Commune, 144 p., 50 à 90 euros

Depuis une vingtaine d'années, Raymond Meeks privilégie le livre d'artiste pour transmettre des photographies d'une luminosité vibrante, poudreuse, évoquant souvent un paradis perdu, celui de l'enfance ou d'une société pré-industrielle. L'envol, présent dans de précédentes séries comme *Nevermore* (2006), laisse la place à un autre genre de suspens : le saut, la chute. Les images, prises à Furlong (État de New York) entre 2014 et 2018, avaient déjà fait l'objet d'éditions très limitées, imprimées en chambre noire par l'artiste. Cette édition plus largement diffusée permet de découvrir l'ampleur de cette série sous la forme d'une séquence dédiée à un lieu spécifique où les adolescents, été après été, viennent plonger dans une rivière. Dans ses textes sur Furlong, Raymond Meeks évoque le relâchement des corps de ces adolescents qui « tombent comme des feuilles », qui se libèrent de la peur et entrent dans une communion avec le temps profond de la nature. Le livre s'ouvre sur des images presque topographiques ; d'un gris lumineux, elles témoignent d'un monde postcapitaliste en décrépidité. Cette douceur inquiétante est rompue par la première photographie de saut : sur un fond d'un noir intense, un corps fait irruption, inaugurant une série montrant des fragments de corps souvent cachés par la végétation. Mystérieux et intemporel dans ses premières pages, le livre dévoile petit à petit une contemporanéité liée aux corps, aux détails vestimentaires. L'Amérique des fast-food et de l'hyperconsommation n'est jamais loin du cadre idyllique de la forêt. L'eau n'est jamais visible, nul flux, nuls reflets. Dès lors, le livre apparaît comme l'allégorie d'une société n'allant nulle part. Le saut comme libération, mais aussi comme chute vers le néant.

Anne Immelé

artpress livres

GO GRANDE INTER
RE DE LA PHOTOGR
NFELLNER
E JEAN-LUC GOD
J.KOUNELLIS R.RU
LAURENT DE SUT
HEINER MÜLLER